

## Pessa'h, le 'hidoush et le récit

### Résumé du cours

I. **La fête de Pessa'h**, souvent appelée dans la Torah חג המצות ('Hag haMatsot), est dès l'origine marquée par la double interdiction du 'hametz — בל יראה, בל ימצא (*bal yera'eh, bal yimatse*) — et par la mitsva de consommer la matsa, ce pain pauvre, strictement farine et eau, sans levain, sans sucre, sans sel, sans aucun ajout. Cette spécificité fait que, comme 'Hag haSoukkot, la fête aurait pu porter le nom de son aliment central. Pourtant, ce n'est pas cela qui donne son nom à la fête dans la tradition populaire : on l'appelle Pessa'h, du nom du korban Pessa'h, alors même que la mitsva du korban et celle du récit de la sortie d'Égypte sont limitées au premier soir de la fête.

Pessa'h, pour nous aujourd'hui, arrive au printemps, un mois après Pourim. Mais il est essentiel de ne pas perdre de vue la première mitsva donnée au peuple juif, même avant la sortie d'Égypte : שְׁדוּחַ הַחֹדֶשׁ (*Kiddoush ha'Hodesh*), l'institution du calendrier juif. C'est le mois de Nissan, le mois du renouveau, qui ouvre la succession des mois de l'année juive, différente du cycle annuel marqué par la répétition (שָׁנָה, *shana*) : ici, le mois (שְׁדוּחַ, '*hodesh*) introduit la notion de שְׁדוּחַ ('*hidoush*, renouveau). Le cycle juif ne se contente pas de répéter ; il se renouvelle, sur le modèle d'une spirale où chaque retour est un dépassement, une élévation.

---

## II. De Pourim à Pessa'h : de la menace de mort au renouveau

La période qui va de Pourim à Pessa'h est fondamentale. Pourim, institué par les 'Hakhamim, marque la survie d'Israël face à une menace d'anéantissement totale par Haman, Amalek. Cette fête n'est pas une simple joie, mais la célébration d'un retournement — וְנִהְפֹךְ הוּא (*venahafoch hou*) — où la mort annoncée ne s'est pas réalisée. Ce thème du passage par la mort ou sa menace avant un renouveau se retrouve tout au long de la Torah : le Maboul, la tour de Babel, la fournaise d'Avraham, l'esclavage en Égypte, l'exil à Babylone, chaque fois une quasi-mort précède une recréation, une nouvelle ère.

Ce n'est jamais une mort absolue : il reste toujours un résidu, un point de départ pour recommencer autrement. Dans tous ces passages, c'est toujours Hachem qui intervient directement, opérant un renversement impossible à comprendre selon les lois naturelles ou sociales. La sortie d'Égypte, גוֹי מִקֶּרֶב גוֹי (*goy mi-kerev goy*), est l'exemple même d'une naissance, d'une création d'un peuple à partir de l'intérieur d'un autre, sans séparation préalable.

---

## III. L'impensable de la libération : de l'esclavage à la liberté

L'événement de la sortie d'Égypte est impensable : non seulement par sa soudaineté, mais aussi parce qu'à aucun moment auparavant il n'était envisageable. 80% des Bné Israël ont refusé de sortir, incapables d'imaginer une vie hors d'Égypte. La sortie ne fut pas seulement une émancipation sociale, mais l'entrée dans une nouvelle dimension : après la traversée de la mer, 50 jours plus tard, le peuple reçoit la Torah et retrouve, pour un temps, l'état d'Adam ve-'Hava avant la faute — l'immortalité. Après la faute du veau d'or, la condamnation à mort est suspendue puis effective lors de la faute des explorateurs, mais toujours avec une logique de transmission : seuls les jeunes et les femmes — non impliqués dans la faute — entreront en Eretz Israël.

Chaque nouvelle étape passe par une destruction, un exil, une mort partielle : destruction du premier et du second Beit Hamikdash, exils babylonien, perse, grec. Chaque fois, une minorité survit et porte le renouveau, comme à l'époque de 'Hanouka ou de Rabban Yohanan ben Zakaï, qui assure la continuité du judaïsme après la destruction du Temple, en obtenant Yavné et la possibilité de poursuivre le travail du Sanhédrin.

---

#### **IV. Le récit comme centre de la mitsva**

La mitsva de raconter la sortie d'Égypte, la Haggadah, est centrale la nuit du Seder. Ce récit est prescrit comme un devoir de transmission familiale : un père doit raconter à ses enfants et petits-enfants. Mais ce récit ne se contente pas d'énumérer des faits passés ; il est structuré, vivant, à la fois national et personnel, transmis sous forme de question-réponse pour susciter le questionnement de la nouvelle génération — d'où le *Ma Nishtana* et les diverses mises en scène du Seder.

Ce qui est décisif dans la pensée juive selon la Torah, c'est que le fait historique est mis au service du récit, et non l'inverse : « וְלִמְעַן תִּסְפָּר » (*ou-lema'an tesaper*, afin que tu racontes). La sortie d'Égypte n'est pas seulement un événement, mais un événement fait pour être raconté, pour devenir récit, pour être transmis et vivre dans la parole. Le récit de la Haggadah n'est pas une reconstitution historique ; il est l'actualisation vivante, la réinvention de l'événement dans la parole et la mémoire.

---

#### **V. Le korban Pessa'h et la structure du Seder**

La mitsva du *korban Pessa'h* occupe une place unique : ni *korban yachid*, ni *korban tsibur*, il se réalise par groupes familiaux élargis, chacun mangeant ensemble un agneau grillé, en respectant des limites précises de temps et d'espace. La consommation du *korban*, *al ha-sova*, intervient après un repas de fête, dans une atmosphère de groupe, d'association et de solidarité, chaque membre mangeant une quantité minimale (*kezayit*).

Cette structure se retrouve dans le Seder instauré par les 'Hakhamim, où le récit s'articule autour de trois éléments : la matsa, le maror, et, à l'époque du Temple, le korban Pessa'h. Le récit se fait à « matsa découverte », et l'on mange la matsa après l'avoir investie du récit. Les quatre coupes de vin, les gestes inhabituels, tout vise à éveiller la curiosité et la participation de l'enfant, à transformer le repas en moment de transmission vivante.

---

## **VI. La matsa : du pain de misère au pain de liberté**

La matsa symbolise ce passage de l'esclavage à la liberté. Au début du Seder, elle est présentée comme le « pain de misère » qu'on mangeait en Égypte ; à la fin, elle devient le « pain de la liberté ». Mais ce n'est pas une autre matsa : c'est le récit, la parole, qui la transforme. Le fait que les Bné Israël n'aient pas eu le temps de faire lever le pain n'est pas seulement une question de précipitation (*'hipazon*), mais l'expression de l'impensable de la libération : personne ne pouvait croire vraiment à la sortie, et la préparation du pain n'avait pas de sens tant que la liberté restait inimaginable.

C'est là toute la force de la matsa : elle porte la marque de ce qui ne pouvait être pensé, de l'imprévu, de la rupture radicale. Elle nous enseigne que la גאולה (*Géoula*, la libération) est, par essence, impensable tant qu'on est dans l'état d'oppression. De même, la venue du משיח (*Machia'h*) reste, pour nous, inconcevable : tout ce qu'on peut faire, c'est croire, avoir אמונה (*émouna*), sans prétendre savoir ce qui arrivera.

---

## **VII. Le récit juif : transmission, enseignement et Torah orale**

Le judaïsme est une civilisation du récit. L'essentiel n'est pas la possession d'un fait historique, mais la capacité à le transmettre, à le faire vivre dans la parole, à le rêver, à le méditer, à l'enseigner. La Torah elle-même est récit, et la Torah orale — la Torah vivante — est l'art de raconter, de réfléchir, de transmettre, d'enrichir le récit de génération en génération. Plus on raconte, mieux c'est : le travail est d'entrer dans le récit, de le faire sien, de l'interpréter, de le vivre.

La mitsva de raconter, chaque année, la sortie d'Égypte, n'est donc pas un simple souvenir : c'est la réactualisation d'un passage, d'une métamorphose, d'un renversement. C'est l'intégration de l'impensable, du renouveau radical, de l'intervention d'Hachem qui fait sortir la vie de la mort, la liberté de l'oppression. Ce récit, transmis de père en fils, est la trame même de l'identité juive, la substance de notre Torah, la mémoire vivante d'un peuple qui, à chaque génération, doit se raconter pour continuer à exister.

---

## **VIII. Conclusion : la Haggadah comme modèle de récit et de vie**

Le Seder de Pessa'h, avec son récit, ses gestes, ses questions, ses réponses, n'est pas une simple commémoration. Il est l'acte fondateur du peuple juif, la matrice de toute transmission, le modèle de l'enseignement juif. Dans l'histoire du peuple juif, chaque sortie d'exil, chaque renaissance, chaque passage d'une ère à une autre, passe par une mort, une destruction, une rupture, suivie d'une intervention divine, incompréhensible, qui ouvre un nouvel horizon.

La Haggadah, en ce sens, est le prototype de tout récit juif : récit national, récit collectif, récit familial, récit personnel. Elle nous enseigne que nous sommes condamnés à transmettre, à raconter, à faire vivre la mémoire de ce qui nous fonde. C'est par la parole, par le récit, que la matsa devient le pain de la liberté ; c'est par la parole que la sortie d'Égypte devient la source inépuisable de notre existence juive. C'est dans ce récit ininterrompu, transmis de génération en génération, que réside le secret de notre renouvellement, de notre survie, de notre vocation.